

Luc LaRoche, Georges Guy, Véronique Bessens

Michel Lord

Numéro 127, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36760ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2007). Compte rendu de [Luc LaRoche, Georges Guy, Véronique Bessens]. *Lettres québécoises*, (127), 32–33.

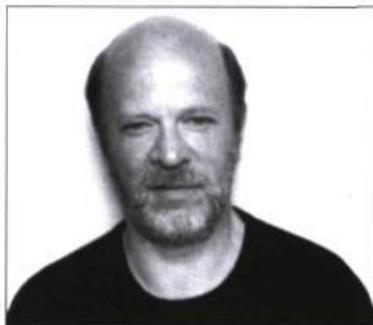
☆☆☆☆

Luc LaRoche, *Fugues en sol d'Amérique*,
Montréal, Leméac, 2006, 166 p., 18,95 \$



carrière, ses amours, ses voyages, ses bons coups, ses échecs. Il se réfère sur la suite potentielle des choses, sa mort et son remplacement par un autre vieillard dans la chambre 28. Il mourra sans doute dans l'indifférence.

La vie comme un boulet



LUC LAROCHE

Fuir, là-bas fuir... le vide qui nous pèse.

Auteur de deux recueils remarquables (*Ada regardait vers nulle part*, 2000, et *Amours et autres détours*, 2002), Luc LaRoche revient avec un recueil tout aussi fascinant. *Fugues en sol d'Amérique*, avec ses 31 nouvelles parues pour la plupart dans des revues spécialisées, dont *Mœbius*, *XYZ*. *La revue de la nouvelle*, *Virages*, montre des personnages errant au travers le Québec et aux États-Unis, hantés par des malheurs passés ou en quête de bonheurs le plus souvent impossibles ou atteignables pour un temps seulement.

Deux grands motifs antithétiques reviennent d'une nouvelle à l'autre : la crainte d'être seul et, parfois, le désir de l'être, de se débarrasser d'un être, d'un souvenir encombrant. La mort — son souvenir, sa hantise — rôde dans ces univers à la dérive. La première nouvelle donne le ton. Dans « La saison de la chasse », un homme revient de Boston sur la terre paternelle rejoindre son frère dix ans après la mort de leur père, disparu on ne sait trop comment. Les frères vont graver un seul mot sur sa pierre tombale : « SALAUD » (p. 14). Le discours ne révèle rien des méfaits de ce père, mais seulement ses effets durables : même mort, il revient hanter ses fils dans d'horribles cauchemars.

La solitude quant à elle — et la crainte qu'elle engendre — se manifeste sous des formes diverses, selon les circonstances. Ainsi, dans « Le bonheur en été », au titre trompeur, une femme rentre à la maison après sa journée de travail. Seule avec sa bouteille de vodka, qu'elle boira en se disant que « [t]out n'est pas si noir » (p. 21), elle soupe sur son balcon du Plateau-Mont-Royal en pensant, mais pas trop, aux corps d'hommes qui suaient lorsqu'ils jouaient à la balle avec elle. « Solitaire (le jeu — chacun sa version) » met en scène un homme seul et exilé au Maine qui se rappelle amèrement les premières des trente années avec sa femme, période heureuse jusqu'au moment où celle-ci lui révèle qu'elle ne veut pas d'enfant. Craignant de finir ses jours dans la solitude, il implore son filleul de ne pas le laisser « crever seul » (p. 34). « Mise au jeu » montre pour sa part un séducteur esseulé qui lui aussi craint de « crever seul un soir d'automne » (p. 57).

Sur un ton plus pathétique, « Chambre 28 » est une longue nouvelle qui raconte, à la fois en détail et en accéléré, la vie d'Olivier P., un comédien montréalais célèbre en son temps, né dans les années trente, et qui vit au début du récit dans un centre d'hébergement de longue durée. Le récit refait le parcours de sa vie, de sa

Quant au désir d'être seul, on le retrouve dans au moins quatre nouvelles. « Sortie de secours », par exemple, offre une courte scène dans la vie d'un homme qui, harcelé de questions par sa femme, s'enfuit en vitesse. « Délit de fuite » présente une variation sur le même thème avec cet ouvrier installé avec sa femme dans une roulotte en Floride et qui sans dire un mot part avec son passeport.

Si l'on risquait l'analogie musicale, que le titre suggère néanmoins, je dirais que ces fugues en sol mineur ou majeur font résonner des aspects grinçants de la vie. Luc LaRoche excelle dans l'art de modaliser ces petites tragédies au quotidien qui sont le lot d'êtres empêtrés dans des existences qu'ils traînent souvent comme des boulets.

☆☆☆☆

Georges Guy, *Cœur atout*, Montréal,
La pleine lune, 2006, 200 p., 24,95 \$

De la revue au recueil

**Après plus de cent nouvelles éparées,
un nouvellier est enfin rapaillé.**

Comme Sylva Clapin qui, de 1882 à 1925, n'a publié que dans des périodiques et dont les œuvres ont été rassemblées en recueils des décennies seulement après leur publication, Georges Guy (pseudonyme de Guy Chrétien) a publié plus de 125 nouvelles en revues à partir de 1950, dont quatorze viennent d'être rassemblées en recueil par France Bernier, qui signe la préface. Guy n'occupe certes pas la place de Clapin dans l'histoire littéraire du Québec, mais son premier recueil tardif, *Cœur atout*, pour modeste qu'il soit, révèle un aspect maintenant presque oublié de la pratique littéraire, soit la place que les revues et les journaux accordaient à la nouvelle dans un passé pas encore si lointain. Guy lui-même, dans l'entrevue qu'il accorde à France Bernier en fin de recueil, le rappelle bien : « Les nouvelles de ce recueil constituent, en quelque sorte, une poignée de main aux années 1950 et 1960, la plupart ayant été écrites durant cette période. Dans ces années, presque tous les magazines du Québec publiaient des nouvelles [dont] *Le Bulletin des agriculteurs*, [...] *La Revue Moderne*, [...] *Châtelaine*, [...] *Amérique française*, *Photo Journal*, *La Patrie*. » (p. 195) Force est de constater que, là comme ailleurs, le champ de la nouvelle, ainsi que celui de la littérature en général, a sérieusement rétréci.

Georges Guy
CŒUR ATOUT





GEORGES GUY

la plus éloquente est sans doute « Un coup de fil » (*Le Bulletin des agriculteurs*, mai 1961), où le narrateur, Armour Lagassonne, vit dans un village avec sa vieille entêtée qui ne veut rien changer à la maison, et qui préfère vivre sans électricité ni machine d'aucune sorte. Un jour, pour faciliter les communications avec leur fille, ils se font installer le téléphone, mais ne reçoivent qu'un seul coup de fil qui leur apprend que leur fille a été victime d'un accident de voiture. Ils se débarrassent du téléphone et reviennent à leurs bonnes vieilles habitudes.

Dans cet univers régionaliste, où presque tout se passe à Cap-Chat en Gaspésie, ce sont surtout les amours qui sont au premier plan. Huit des nouvelles exploitent

C'est donc à une plongée dans cette époque charnière, avant et après la Révolution tranquille, que nous convie ce recueil. On ne sera pas surpris, par conséquent, de trouver un mélange de terroir et de modernisme, et aussi un écho des tiraillements entre les deux tendances. À ce chapitre, la nouvelle

de manières diverses cette thématique. Une jeune fille est déçue qu'un bel officier norvégien, sorte de Survenant, ne lui fasse pas la cour (« L'officier », 1957) ; un homme, dans « Rendez-vous sur la grève », rencontre une autre Jacqueline que celle avec qui il correspondait (ancêtre des « amours » Internet et de leurs méprises) ; ce sont une mère (« L'amour, ce malin... », 1959) ou une tante (« Ma tante et Cupidon », 1958) qui s'occupent avec un bonheur mitigé de dénicher l'oiseau rare pour leur fille ou filleule ; « Veilles d'armes » (1962) met en scène une jeune fille qui sacrifie l'amour à la sécurité bourgeoise. Il y a là quelque chose qui renvoie toujours aux jeux de la comédie de l'amour et du hasard.

Une nouvelle prend des allures plus politiques. « La terre promise » (1966) montre en effet un homme remercié par son patron anglophone parce qu'il ne maîtrise pas suffisamment l'anglais, et qui rêve de faire un long voyage sur un bateau où les Anglais qui l'ont congédié seraient de simples employés. La terre promise demeure un rêve bien lointain...

Le recueil est d'une lecture toujours agréable, et le fait d'un nouvellier qui, fort d'une longue expérience, se révèle un maître en la matière. On se demande bien combien de Georges Guy il y a eus, qui n'ont publié qu'en revues au cours du xx^e siècle.



Véronique Bessens, *Contes du temps qui passe*, Montréal, Triptyque, 2007, 138 p., 18 \$.

Contes ou nouvelles ?



VÉRONIQUE BESSENS

chanson — comme dans beaucoup d'autres nouvelles — qui ici exaspère un vieillard en maison de retraite, qui fuit dans le jardin et se met à courir comme un jeune homme, dans une sorte de passage magique au cours duquel le narrateur résume la vie du vieillard, qui grimpe un mur, mais qui ultimement « retombe aussitôt, lourd du poids des ans » (p. 60).

C'est là un moment fort du recueil. Le dernier.

Pas toujours facile la pratique nouvellière.

Véronique Bessens, avec son premier recueil, relève en partie le défi. La première moitié de l'ouvrage contient des nouvelles des plus intéressantes, mais la seconde m'est apparue comme une série de textes — proches du conte — que l'éditeur aurait dû éliminer ou refaire travailler.

Les six premières nouvelles exploitent de manière assez serrée les motifs de la mort, de la maladie, de divers malaises existentiels. Le texte de tête, « Mémoire de poisson rouge », suit le parcours d'une femme éprouvée par la mort de son mari, et choquée de retrouver son foulard jaune au cou d'une autre femme. À la fin, elle a l'impression d'avoir retrouvé son mari défunt lorsqu'elle rentre en possession dudit objet. Dans « La maison sans volets », le discours se concentre sur la perception d'un enfant hospitalisé à qui on fait faire des dessins. La femme du couple dans « Les poiriers des sables de Chine » vit une relation difficile avec son époux et ressent un grand malaise. La femme semble être en dépression et de plus en plus distante de son mari. Lui est tout à son travail. La nouvelle se termine sur une scène où la femme croque dans une poire lavée à coups de crachat par une vieille Chinoise. « Il court, il court » joue sur une



Car avec « Du plomb dans l'aile », les choses commencent à se gâter. Il s'agit d'un récit un peu confus autour de la foi, des églises, du respect qu'on leur doit, de l'irrespect contemporain pour les choses sacrées, puis, bifurcation du discours sur une religieuse qui déchire son voile et s'enfuit du couvent, et sur un autre personnage qui rêve de mettre « feu à toutes les églises de la terre » (p. 87), de « reprendr[e ses] ailes [et de s'élever] pour rejoindre enfin les cieux » (p. 87).

« Trois fois de tour de l'île. Petite mathématique des déplacements inutiles » confine au délire d'un mathématicien qui déambule sur un « véloilé » (p. 105) dans une île en « sui[van]t une mathématique douteuse des voyages indéterminés » (p. 110). « La sanguine (conte sur toile) » raconte l'histoire délirante de la sanguine qui « décide de se laisser couler » (p. 113) et qui « redevient pinceau » (p. 114) : « Et ainsi le nom de "sanguine" fut donné à la craie écarlate découverte dans cet atelier. » (p. 115) Dans « Le règne végétal », où le jardin envahit la maison, on trouve cette phrase incompréhensible : « Il ne plus jamais la cuisine, maintenant. » (p. 121)

Enfin, dans « Des tuiles et des roses », une sorte de conte qui « a été honoré du Prix du jeune écrivain francophone 2004 » (p. 7), le discours, focalisé par une fillette, s'attarde aux détails d'un village avec ses six ponts, Maman, Tonton, Grand-Père, trois frères, des fruits, dans un récit qui se termine « en [...] chantant des bêtises pour [...] aider à oublier » (p. 131). Cela fait réfléchir.